



Voix d'auteurs grecs d'expression française : Vassilis Alexakis, Georges Haldas et Clément Lépidis

KATERINA SPIROPOULOU

Université Libre de Grèce

Résumé :

Les voix de trois auteurs témoignent de la diversité d'écriture identitaire francophone. Alexakis vit une relation passionnelle et ambiguë avec la langue française : outil de travail au départ, jouissance par la suite, le français adopte ce cas d'écrivain exemplaire. Né à Genève d'un couple mixte, Haldas, imprégné par la mentalité et la langue grecques, témoigne d'une double appartenance particulière parlant d'une manière d'être, d'un langage sans parole. Ambivalence que Lépidis, né à Belleville de père grec d'Asie Mineure et de mère bellevilloise n'explique pas non plus rationnellement.

Mots-clés : Ecriture, Francophonie, identité-altérité, langues.

Resumen:

Estas tres voces son testimonio de la diversidad de la escritura francófona en lo que a cuestiones de identidad se refiere. Alexakis tiene una relación apasionada y ambigua con la lengua francesa: instrumento de trabajo al principio, entusiasmo más tarde, el francés ha adoptado este caso de escritor ejemplar. Nacido en Ginebra de una pareja mixta, Haldas, impregnado de la lengua y la mentalidad griegas, muestra una doble pertenencia que evidencia de forma muy particular una lengua sin palabra. Ambivalencia que Lépidis, nacido en Belleville de padre griego de Asia Menor y de madre de Belleville, tampoco puede explicar racionalmente.

Palabras clave: escritura, francofonía, identidad-alteridad, lenguas.

Abstract:

These three voices are a testimony of the variety of French-speaking writings that deal with identity. Alexakis has a passionate and ambiguous relationship with the French language: a practical tool in the beginning, a passion later on, the French language has adopted this exemplary writer. Born in Geneva to a multicultural couple, Haldas, imbued with the Greek mentality and language, shows a double belonging that reveals itself in a very particular "language" devoid of speech. Lépidis, born in Belleville to a Greek father from Asia Minor and a mother from Belleville, cannot, like his fellow writers, rationally explain such ambivalence.

Key-words: writing, French-speaking world, identity - otherness, language.



De nos jours, où il est question de la fin de l'appellation des « littératures francophones » au profit d'une littérature-monde en français, le présent article ambitionne d'alimenter le débat sur la francophonie littéraire en évoquant trois exemples de la littérature francophone grecque qui méritent d'être sondés. Nombreux seront ceux qui se poseront d'emblée la question « quel rôle joue la Grèce dans la francophonie » ? ou « quel est le lien qui relie entre eux ces écrivains des Caraïbes à la Méditerranée, du Maghreb au Québec » ? Il n'est pas dans nos intentions d'esquisser ici les prémices de la tradition francophone¹ en Grèce qui prennent forme avant la création de l'État grec, —au XVII^e siècle—, notre but étant de rendre compte de l'expérience littéraire, les allers-retours de Vassilis Alexakis, Georges Haldas et Clément Lépidis vis-à-vis de la langue française.

Membre associé de la Francophonie depuis 2004, la Grèce contemporaine est sans nul doute loin de l'expérience coloniale, et loin de la situation de pays² dont le français jouit d'un statut officiel. Loin même des liens de dépendance directe avec la France, la francophonie en Grèce semble être liée à l'histoire et aux relations que chaque écrivain noue avec la culture française et par extension la France. À ce sujet, Robert Jouanny, lorsqu'il parle des singularités francophones, rend nettement explicite le recours de certains écrivains d'Europe au français :

Le recours à l'écriture francophone dépend moins de l'histoire collective ou d'un état général de la société à un moment donné ; il apparaît comme une réponse individuelle à des sollicitations, des impératifs ou des interdits de l'Histoire. (JOUANNY, 2000 : 19)

Dans cet esprit, nous tenterons de présenter : trois voix grecques d'expression française ? Trois voix françaises d'origine grecque ? Trois voix francophones

¹ Nombreux sont les travaux du professeur Georges Fréris qui, durant ces dernières années, a étudié la francophonie littéraire grecque au cours des siècles. À une époque où la littérature néo-hellénique est en plein essor, le professeur Georges Fréris a démontré, à travers des exemples précis, les causes réelles de l'existence francophone en Grèce. Voir Georges Fréris, « La francophonie grecque : un combat identitaire européen ? », *Le français dans le monde. Recherches et applications*, numéro spécial, CLE International/FIPE, juillet 2004, pp. 116-125, « La littérature francophone grecque jadis et aujourd'hui », in *Annales* du Département d'Études Françaises de l'Université Aristote de Thessalonique, 1997, période B, v. 3, pp. 65-78.

² Force est de constater que la langue française ne fut jamais en Grèce langue maternelle, langue courante ni même langue administrative. Dans l'enseignement public et privé, le français a le statut de deuxième langue avec l'allemand. Comme dans le système public, la première langue est toujours l'anglais, pour la deuxième langue les élèves ont le choix entre l'allemand et le français.



qui se veulent avant tout des voix universelles ? En fait, il s'agit de trois voix propres à notre ère, l'ère de la mondialisation, dont le parcours en langue française et son appropriation sont dus à une étrange aventure que la destinée a liée à une histoire, à un contexte, à une ténacité et, quelque part, aux vibrations du hasard. Dans un premier temps, nous tracerons les voies de trois écrivains en insistant sur les besoins qui les ont amenés en France. À travers des exemples précis, tirés de leurs ouvrages, notre intérêt se centrera ensuite sur les remarques que chacun fait par rapport au choix de la langue française, à leur « grécité » ainsi qu'à leurs revendications d'identité, points qui les font diverger et à la fois les rapprochent. Les enjeux linguistiques chez Alexakis, sociaux et culturels chez Haldas et chez Lépidis, seront éclairés pour bien comprendre la portée de l'appartenance chez eux. Puisque cette dernière passe, chez les trois écrivains, par la langue, le milieu de séjour, le milieu francophone, la mémoire et la bipolarité identité-altérité, nous allons terminer par ce triangle identitaire, pilier de toute production littéraire francophone.

Né en 1943 à Santorin, Vassilis Alexakis vient en France en 1961, à l'âge de dix-sept ans, pour suivre les cours de l'école de journalisme de Lille. Rentré en Grèce en 1964 pour effectuer son service militaire, et après le coup d'Etat en Grèce il repart bientôt en France. L'auteur s'y installe et travaille en tant que journaliste, dessinateur et cinéaste. Il ne quittera alors plus la France et s'adonnera à l'écriture. L'écriture de son œuvre, qui compte à ce jour plus de vingt romans —je ne manquerai pas de citer *Contrôle d'Identité*, *Le Cœur de Margueritte*, *Talgo*— s'accompagne d'une intense présence sur la scène publique et médiatique. À cet égard, *Paris-Athènes*, *La Langue maternelle*, *Les mots étrangers* et *Je t'oublierai tous les jours*, offrent, d'une part, la réflexion sur la langue d'écriture, le soi et l'autre, récurrente chez les écrivains francophones. D'autre part, ces ouvrages ouvrent « grande la porte de la parfaite illustration de la situation universelle de l'écrivain grec de la diaspora » (ANTONIADOU, 2005 : 41).

Grec par ses parents, Français par sa femme et ses enfants, Vassilis Alexakis vit une relation passionnelle et ambiguë avec la langue française. L'adoption d'une langue autre que la langue maternelle place l'écrivain francophone, comme le souligne Robert Jouanny³, dans une situation de dualité, parfois inconfortable, toujours problématique. Emporté par la langue et la culture d'adoption, Alexakis finit par s'éloigner tant de la réalité que de la langue grecques pour se sentir plus Français que Grec. La citation ci-dessous préfigure ce sentiment :

³ Robert Jouanny, « Ecrivains Francophones d'Europe », in *Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance Française, juillet 2005, p. 14.



En même temps que la langue, je m'éloignais de la réalité grecque. Ma femme, qui est française, m'a aidé à prendre conscience que je m'éloignais de Grèce... Je n'allais dans mon pays qu'au mois d'août, comme les touristes. ... Je commençais à me sentir coupable de m'être si bien intégré à la société française, au point d'avoir trahi une partie de moi-même. J'avais l'horrible sensation de porter en moi un bébé mort. (ALEXAKIS, 2006 : 140)

Dans son effort de mieux s'exprimer en français, l'auteur perd progressivement son grec. Par cette horrible sensation de perte, progressant en français jusqu'à ce qu'il devienne « une sorte de résident permanent de la langue française » (Alexakis, 2006 : 98), Alexakis se rend compte de sa double appartenance et, sans abandonner le français, se met à traduire ses livres en grec : « Ma machine à écrire grecque est dans un triste état. Je consulte inlassablement le dictionnaire. Il me faudra plus d'une année de préparation avant de tenter d'écrire un livre dans ma langue maternelle. » (Alexakis, 2006 : 140).

L'état triste dans lequel se trouve l'auteur devant l'écriture en grec le rend capable de l'oubli de sa langue maternelle. Alexakis avoue qu'il réécrit ses livres en grec pour mieux connaître le grec, la Grèce, mettre en place des choses confuses à l'esprit. « Apprendre une langue étrangère oblige à s'interroger sur la sienne propre » (Alexakis, 2002 : 78) affirme l'écrivain dans *Les mots étrangers*. C'est la raison pour laquelle il effectue plusieurs séjours en Grèce, comme pour se faire pardonner son absence passée. Il voyage à l'intérieur du pays, se renseigne sur son évolution, questionne ses amis sur l'évolution de la langue.

Outil de travail au départ, jouissance et attraction par la suite, la langue française finit par s'habituer à lui comme il s'est habitué à elle. Archétype du double jeu de la bi-langue, Alexakis est parmi ces écrivains qui proposent, comme le souligne Jean-Louis Joubert : « L'expérience du passage, de la métamorphose, voire de la transmutation quand elles jouent de la bi-langue » (Joubert, 2006 : 26)

L'auteur s'accommode de l'« intranquillité » (Lise Gauvin, 2006, p. 50) linguistique. Tout particulièrement, dans *Paris-Athènes* l'auteur évoque implicitement la dichotomie dans sa vie et aborde, franchement et de façon théorique, la question du bilinguisme. La pratique de la traduction l'aide à trouver, l'équilibre entre les deux cultures à créer une relation, une passerelle entre les deux langues :

Le bilinguisme est quelquefois dur à assumer, mais je ne sens pas qu'il m'a appauvri... Le grec est la langue de ma mère, le français celle de mes enfants. Je ne pense pas qu'il y a lieu de choisir ... Peut-être ai-je trouvé dans les deux langues un territoire où je me sens moi-même.



Dans *Les mots étrangers* enfin Vassilis Alexakis, après avoir retrouvé, dans *La langue maternelle*, ses racines grecques, arrive à réconcilier les deux langues par une langue tierce, le sango, langue très rare parlée à peine par un million d'habitants en République Centrafricaine. Le grec, langue rêvée, le français, langue d'écriture et le sango, langue vécue, inciteront Alexakis à se poser des questions sur l'avenir de petites langues, des langues mineures qui sont en train de disparaître : « Et pourquoi ai-je pensé, à une langue mineure ? [...] par compassion pour les petites langues qui ont de plus en plus mal à se faire entendre ? Le grec aussi est une langue menacée. » (Alexakis, 2002 : 13.)

Alexakis n'hésite nullement à répondre aux messages de l'époque contemporaine, contaminée de mondialisation, et charge ainsi son texte de « mots étrangers » afin de montrer que les petites langues, comme c'est aussi le cas du grec, possèdent de « petits mondes » pleins de chaleur, d'humanité et de vie. Loin d'appartenir à une catégorie d'écrivains —écrivain grec de diaspora, écrivain francophone d'origine grecque, écrivain français d'origine grecque—, étiquettes et qualifications souvent inadéquates, Alexakis préfère le monde « apatride » de l'écriture et revendique être lu à échelle mondiale :

Chaque phrase que j'écrivais me liait un peu plus à Paris. J'ai terminé Le Sandwich en 1971... La Grèce n'est jamais évoquée dans ce texte. Personne ne pourrait deviner mes origines en le lisant si mon nom n'était pas aussi transparent. Il n'appartient pas à la littérature grecque. Peut-être n'appartient-il pas non plus à la littérature française ? (ALEXAKIS, 2005 : 96)

À l'opposé de Vassilis Alexakis, pour le poète et essayiste Georges Haldas, né en 1917 à Genève d'une mère genevoise et d'un père grec et ayant vécu en Grèce⁴ jusqu'à l'âge de neuf ans, la question de la langue n'a guère de sens. Chroniqueur et traducteur également, Haldas écrit depuis Genève en évoquant que sa mère lui a légué l'enracinement, et son père l'ouverture :

J'appartiens à cette ville de par l'influence maternelle et une partie de mon enfance ; et où, en revanche, je ne lui appartiens pas, de par mon ascendance paternelle, grecque, et par une autre partie de mon enfance passée en Grèce. N'importe. Ces deux composantes ne me font que mieux l'aimer. J'ai la présence en même temps que le recul. (HALDAS, 1999 : 90)

⁴ Georges Haldas a passé les premières années de son enfance sur l'île de Céphalonie, dans la mer ionienne. Tout a germé à Céphalonie, affirme l'auteur, dans sa relation paternelle.



Georges Haldas aime Genève, cette petite ville où se concentrent une intensité, un mouvement, une fièvre et une mesure qui font qu'il s'y sent plus à l'aise qu'ailleurs. Sa double appartenance, grecque et romande fait cependant en sorte qu'il soit resté un peu à distance des traditions locales, ou de ce qu'il appelle « l'esprit » de Genève. L'attachement de l'auteur à Genève n'a rien de fidélité historique ou civique. Il consiste en la particularité de cette ville qui le fait se sentir non pas citoyen de Genève, mais en quelque sorte citoyen de ce dépassement de la capitale suisse :

Mais je ne me sens pas habilité, dans ces conditions, à l'entretenir ici de ce qu'on appelle « l'esprit de Genève ». Qui me reste, qu'on me pardonne, étranger. Je ne me sens pas donc, en ce sens, un « écrivain genevois ». Et ne tiens pas du tout, pour ne pas dire davantage, à ce qu'on me range dans cette catégorie. Je suis simplement un homme qui vit et qui écrit à Genève. (HALDAS, 1999 : 90)

Georges Haldas aime Genève dans la mesure où il fait corps avec elle, car c'est en elle et à travers elle qu'il se sent le plus présent au monde. Ce n'est que le monde, en fait, qui mobilise Georges Haldas et surtout les hommes dans leurs rapports dans la trame du quotidien, compris en ses dimensions de vie, de mort, de sens. L'auteur aime les êtres, raison par laquelle il cherche par ailleurs à entrer en contact avec eux, car être homme, c'est être homme pour les autres. Son aspiration à mettre en mots simples l'émotion poétique consiste en cela : explorer sa relation des êtres qui l'inspirent, la mettre en état de poésie. La patrie de Haldas, et son appartenance sociale, consistent en un réseau de relations effectives ou imaginées. C'est une patrie poétique. Dans une de ses interviews l'auteur souligne :

Ce qui est le plus important pour moi, c'est de vivre pour écrire la beauté des choses au même titre que la souffrance humaine ; je ne sais rien faire d'autre que de dire ce que je ressens. Je suis doté d'une hypersensibilité aux choses de la vie ; des choses qui n'ont l'air de rien mais qui, lorsque l'on en parle par écrit, prennent leurs vraies dimensions. Ma conception de l'écriture touche aux assises de l'être.

La simple vie et ses « minutes heureuses » sont au cœur de l'écriture de Georges Haldas. Ses écrits vont à l'essentiel, à la vie, à la vérité, à la société. Le phénomène de la mémoire ainsi que de la résurrection, hors du contexte religieux, lui permet de saisir, à travers le langage, la réalité des choses visibles et familières, le mystère de l'« existence ». Affleure ici la source de l'écriture chez



Haldas. Chez lui, il y a une certaine universalité qui n'est pas liée à la langue, à cette universalité française qui passe par l'éloquence et la clarté, mais qui se réalise à l'intérieur d'un dialogue ou dans la parole de chacun. Mais pour qu'advienne l'universalité, il faut que chacun passe par sa singularité : « [...] c'est au terme de la singularité qu'on rencontre l'universel. Et le passage du vécu au dit n'est rien d'autre que celui du singulier à l'universel. Ou, si on veut la transfiguration de la singularité » (Haldas, 1981 : 9-11).

L'authentique primé chez Haldas s'effectue dans le besoin de communion qui s'approche de l'autre, principe d'ouverture, d'unité entre les êtres. Au-delà du « désert géographique », social et intime qui s'opposent à la vraie relation, Georges Haldas valorise la fraternité et la solidarité, notions de base des relations humaines. Sans prétendre apporter une nouvelle philosophie, ses ouvrages restent un vrai hymne à la vie, à l'homme avec ses interrogations, ses pérégrinations, ses peurs et ses espoirs :

Je suis malgré tout, de la famille des éternels étrangers. Et des sans-racines. Famille sans foyer. Sans patrie. Sinon en elle-même. Et peut-être est-ce là une des raisons de mon attachement au Christ, qui n'ayant plus ni famille, ni patrie (qu'il a dépassées, ou reniées) et avec tous et avec chacun en particulier. C'est, à vrai dire, dans cette relation à chaque être humain, hors de ses appartenances, que je reconnais ma patrie première. Il serait temps toutefois que je mette les choses au net. Pour moi d'abord. Mais aussi pour tous ceux qui se sentent, comme moi, perdus souvent. (HALDAS, 1988 : 79)

*Figure du dehors*⁵, Haldas écrit pour des individus qui, comme lui, sentent le besoin d'une nouvelle géographie de la pensée et d'une culture, c'est-à-dire un rapport au monde plus profond.

À l'instar de Georges Haldas, Clément Lépidis, dont le vrai nom est Kléanthis Tchélépidès, né à Belleville en 1924 d'un père grec originaire d'Asie Mineure et d'une mère française, ne maîtrise que le français. Sur le thème de la langue, il faut bien constater que la langue du père est pour lui une langue perdue. Nonobstant le fait de ne pas parler la langue grecque, continue d'appartenir à la culture grecque orientale, comme en témoigne l'extrait suivant tiré d'une interview de Lépidis : « Mon père m'a appris à « penser grec », bien que je ne

⁵ Kenneth White, « Francophonie et poétique du monde », in *Cette langue qu'on appelle le français, L'apport des écrivains francophones à la langue française*, nouvelle série, numéro 21, p. 26.



parle pas la langue. Je porte un héritage en moi. Mon père m'a communiqué sa perception très aiguë des choses » (Lépidis, 1985 : 14.).

Lépidis prétend parler un langage d'une manière d'être, un langage sans parole, semblable à une schizophrénie. Il vit, comme le souligne Anne-Rosine Delbart pour Georges Haldas, dans une espèce de conviction de communiquer avec les habitants de son pays d'origine à l'aide d'un langage subtil. Plus précisément, face aux Grecs, hommes et femmes, il se sent, comme en dessous de leur langage, auquel il n'a pas accès, mais relié à eux par les gestes, le maintien, la mobilité des visages, les regards. Le courant qui émane d'eux lui parle.

Ayant vécu à Belleville —qui lui a servi comme matériau privilégié pour l'écriture narrative—, terre de la migration par excellence, Lépidis entre en contact avec des Arméniens, des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Espagnols, des Africains. Véritable mosaïque des cultures du monde entier, microcosme habité, hanté par des personnages de peuples en diaspora (Arméniens, Juifs, Polonais, Africains), Belleville donne à l'auteur la soif de toutes les langues du monde. Il a le privilège d'entendre et enfin de se rendre compte de la diversité linguistique, et de la poétique de toutes les langues. Les propos mêmes de l'auteur illustrent au mieux cette influence :

À vivre au milieu de Grecs, d'Arméniens et de Juifs qui formèrent avec les Bellevillois le tissu de mon quartier, j'allais être marqué par leur langage, leurs manières d'être définissant mes goûts et mes habitudes jusqu'à ce que j'entreprenne en un premier temps le retour à la source par un voyage en Asie Mineure afin de ne pas continuer à vivre avec des mosquées dans la tête [...].
(LÉPIDIS, 1985 : 14)

Par les sonorités, par la poésie, par les rencontres et les relations tissées avec les peuples divers, Lépidis, pour paraphraser la formule d'Edouard Glissant, écrit « en présence des langues familiales », le grec, le turc. Il abordera ainsi sa « grécité », oubliée depuis longtemps puisqu'il ne se voulait que Français, ainsi que son côté oriental. La triple thématique de ses ouvrages —quand ils ne sont pas d'inspiration bellevilloise, ils sont d'inspiration grecque ou orientale, et plus tard d'inspiration espagnole étant donné le rôle important que jouera le pays andalou dans sa vie— en démontre ses appartenances.

Afin de mieux cerner le cas Clément Lépidis, résumons que la Belleville des années 1950 fut sa ville intime, comme Genève pour Georges Haldas. Belleville, pour l'auteur, c'est essentiellement la ville de son enfance, le quartier des métiers artisanaux, des marchands de quatre saisons, de bals musettes, des valeurs traditionnelles d'antan ; le quartier de ses débuts et inquiétudes existentielles. Belleville c'est cette ville intérieure qui échappe au temps et à l'espace



qui demeure en nous. En ce sens, « l'image que Lépidis se fait de Belleville s'articule autour de la notion de «microcosme» qui, quand il doit l'abandonner, lui pose des problèmes, de la notion de la consistance, de l'humanité, de la temporalité que nous ne pouvons pas avoir dans une ville ». (SPIROPOULOU, 2005 : 156).

Or, s'identifiant à Belleville, au sein de laquelle l'auteur voit une petite Grèce, Lépidis se sent menacé et chassé par son quartier qui change d'aspect, subissant les effets de l'urbanisation. Peu après la destruction progressive du quartier, l'auteur cherche à réécrire son histoire, son passé. Quant à la Grèce⁶, celle-ci revient dans ses ouvrages, imaginaire, par les souvenirs d'abord de son père —archétype vivant des Grecs échappés aux massacres de Turcs, le père de Lépidis cordonnier à Belleville raconte à son fils, en travaillant le cuir dans son échoppe, la tragédie ensuite par les séjours de l'auteur dans son pays paternel. Plus tard s'y ajoute l'Espagne qui représente un des sommets du triangle dans lequel Clément Lépidis restera enfermé. S'il s'oriente vers l'Espagne, en particulier vers l'Andalousie —autre aspect oriental que Lépidis souhaite revivifier— c'est à cause de l'émigration des Juifs Sépharades, si nombreux jadis à Thessalonique. Patrie sensuelle et découverte d'une passion esthétique, l'Espagne a sa place privilégiée dans la vie de l'auteur : « Point de hasard entre moi et l'Espagne, mais un réseau de fils tissés qui avec le temps et les découvertes allait me prendre tout entier dans sa toile, ses concepts et sa solennité » (Clément Lépidis, 1985 : p. 17). Clément Lépidis insiste sur tout ce que le peuple espagnol a d'exclusif, la magnanimité, la cruauté, la pulsation. Le flamenco, dont l'étymologie signifie « être touché par la grâce », possède en lui une richesse, une foi mystique, quasi religieuse qui le confie à l'extase.

Au bout du compte, Lépidis, espèce de francophone enraciné dans un seul lieu, à Belleville, finit, après ses multiples errances, par y retourner. Le bel oxymore du poète haïtien René Depestre qui se dit un «nomade enraciné » pourrait parfaitement aller avec l'« enraciner rance » de l'écrivain :

Aucune ville n'exercera jamais sur moi ce pouvoir. Quelques-unes pourtant, chantent à de lointaines racines. Je veux dire Séville ! Constantinople ! Athènes !

⁶ La Grèce alimente et comble son vide comme une anamnèse, dans son effort de se souvenir des histoires de son père, une réalité qui préexiste en lui. C'est durant la période de la Junte grecque (1967-1974) que l'auteur renoue avec le pays du père. C'est le moment où un grand nombre d'intellectuels grecs viennent s'installer en France (Vassilis Vassilikos avec son *Z* dont Costa-Gavras fera un film, Aris Fakinos et Richard Soméritis avec lesquels Lépidis collaborera pour *Le livre noir de la dictature en Grèce*) et la Grèce redevient à la mode auprès des intellectuels français.



(Mais Turcs et Grecs leur font subir un sort pire que celui de notre capitale).
Et si même avec elles, j'ai batifolé un moment, c'est toujours à Paris que je
reste fidèle et reviens, moi qui suis, en quelque sorte, son amant. (LEPIDIS,
80 : 9)

La situation particulière de ces écrivains, d'être à cheval entre plusieurs cultures, leur donne un regard parfaitement aigu en ouvrant la littérature au monde loin des préjugés, des idéologies. Autodidactes, devenus écrivains sur le tard, Alexakis, Haldas et Lépidis, qui n'aiment pas être qualifiés d'écrivains —ils ne sont que des hommes qui écrivent— s'adonnent à une écriture jusqu'à un certain degré autobiographique, fondée sur leurs expériences, leurs personnalités, leurs vécus : la Grèce, Paris, Belleville, Genève, l'Espagne. Ecrire signifie pour les trois sentir, vivre, observer, se décrire, s'analyser, se justifier. S'y ajoute pour Haldas l'effort de mettre en mots l'émotion poétique, sinon de transmettre l'émotion.

Ils ont en commun d'appartenir à une lignée d'écrivains qui, comme le dépeint Robert Jouanny, « sans appartenir à une collectivité considérée comme francophone, ont choisi, délibérément, d'écrire en français, au prix, d'une rupture avec la langue maternelle ». Or, ensemble d'auteurs pour qui le français est langue maternelle pour Clément Lépidis, langue d'élection à la fois que « bigamie » pour Alexakis et langue acquise au même titre que la langue maternelle pour Haldas, les trois écrivains creusent dans leur expérience d'écrivains l'écriture de l'Autre, les liens à tisser dans une autre culture, les horizons ouverts procurés par leur double origine.

Plus précisément, Alexakis effectue une rupture avec le grec au fur et à mesure de son arrivée en France mais bientôt il recherche son côté grec oublié. En témoigne, comme nous l'avons démontré, ses ouvrages *Paris-Athènes* et *La langue maternelle*. Georges Haldas s'éloigne de la langue et de la réalité grecques, aspirant à exprimer par son écriture particulière l'Autre, d'entrer en relation à l'Autre et au monde. Le langage semble signifier pour Haldas la relation à l'Autre, à l'altérité, étant par là unificateur. Sa patrie par ailleurs consiste en un réseau de relations affectives ou imaginées. C'est une patrie poétique. Bien qu'il écrit en français, une grande partie de l'univers lépidien se situe au-delà de France, en Grèce et en Espagne. Il se meut entre trois pôles : le pays vécu, la France, le pays imaginaire, la Grèce, et le pays d'adoption, l'Espagne. Que le voyage de Clément Lépidis soit introspectif, imaginaire ou réel dans l'espace, il est une source d'enrichissement personnel. Celui qui se déclare cosmopolite ne peut négliger l'une de ces formes de voyage, car le véritable voyageur est celui qu'aucune frontière n'arrête. Mais, il ne s'éloigne pas de la Méditerranée du Sud, du fait qu'héritier d'une culture grecque orientale, il cherche en elle sa



vérité, celle que les souvenirs de son père lui fournissent : « Je suis un homme du sud en même temps que parisien. » (« Entretien avec Clément Lépidis », in *Pour l'enfant vers l'homme*, sommaire 120, octobre 1973).

Alexakis, Haldas et Lépidis ont éprouvé et l'éprouvent en écrivant, que la création implique à un moment ou à un autre de se rendre étranger à soi-même. En ce sens-là, le concept de la bipolarité identité-altérité ainsi que celui de l'exil, pour divergents qu'ils soient, ne s'excluent pas de leurs ouvrages. Le pays d'accueil, que ce soit Paris ou Genève, a amené les trois écrivains à mieux se connaître. Muni de deux cultures, Alexakis recourt sans cesse à l'altérité et s'y adapte, pour être mieux compris tant par l'Autre que par soi-même. Dialogue continu entre deux moi, le moi dans les ouvrages d'Alexakis et de Lépidis prend, du point de vue développé par Mikhaïl Bakhtine, conscience de soi-même en interaction avec l'Autre. Les romans de Lépidis en particulier développent, par les figures des migrants qu'il met en scène et les stratégies énonciatives qu'ils prononcent, un discours implicite sur ce que Paul Ricœur appelle « l'ipséité de l'être », c'est-à-dire le caractère évolutif, changeant, non définitif de l'identité. C'est un esprit de mouvement que les trois écrivains soulignent par leur vécu, arguant que la mutation identitaire infère le processus de « devenir » et implique une part de transformation. Les trois écrivains nous donnent à comprendre l'identité comme un système ouvert, en constant réaménagement, en perpétuelle négociation, comme un ensemble qui se construit et se transforme tout au long de l'existence.

Moitié Français, moitié Grecs ? Aucunement. Comme le suggère Amin Maalouf, l'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitié, ni par tiers. Alexakis, Haldas et Lépidis ont plusieurs identités, en une seule, faite de tous ces éléments qui les ont façonnés, selon une proportion particulière qui n'est jamais la même d'une personne à l'autre. Loin même de valoriser tel ou tel élément culturel, ils s'efforcent, comme l'écrit Maria Orphanidou-Frérès, « d'établir une résultante commune de plusieurs traits culturels, conservant pour eux ceux qui les aident à surpasser leur existence ».

Au terme de cette étude qui nous a menés de l'écriture à l'exil, aux questions identitaires et à celles des origines, nous ne pouvons conclure qu'il s'agit de trois écrivains porteurs d'une vision, d'une exploration intérieure et d'une confiance en l'homme qui gagnent à être appréhendées dans un contexte ouvert. Nés en Grèce, à Genève ou en France au milieu du siècle dernier, il est impossible d'enfermer ces trois écrivains dans l'intangibilité d'une carte d'identité. Fuyant tout cadre étouffant, toute identité étriquée en vue d'une graphie du monde, Vassilis Alexakis, Georges Haldas et Clément Lépidis parlent et écrivent en français en véhiculant plusieurs imaginaires, plusieurs identités en relation.



Sans prétendre apporter une réponse à cette triple francophonie vécue par ces trois écrivains qui démontrent, à juste titre, les exemples de la diversité, de la complexité et de la spécificité de l'espace francophone dans le monde, nous avons envisagé le « trajet » des écrivains, la manière dont leurs œuvres peuvent nous éclairer sur leur relation au monde et sur celle, qu'à notre tour, nous devrions y entretenir. La relation étant leur patrie, c'est dans cette relation à autrui que les auteurs prennent conscience de leur universalité-singularité en puisant dans le local, dans leur mémoire, dans l'héritage culturel de leur terre et de leur langue.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEXAKIS, V. (2005), *Je t'oublierai tous les jours*, Paris, Stock.
- ALEXAKIS, V. (2002), *Les mots étrangers*, Paris, Stock.
- ALEXAKIS, V. (1995), *La langue maternelle*, Paris, Fayard.
- ALEXAKIS, V., « Paris-Athènes », in *Cette langue qu'on appelle le français*, Paris, Babel, 2006.
- ANTONIADOU, O., « L'exil de la langue maternelle à l'époque de la mondialisation », in Les Actes du colloque *Mythe et mondialisation. L'exil dans les littératures francophones*, 9-10 septembre 2005, Roumanie, éd. de l'université de Stefan cel Mare.
- BAKHTINE, M., *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- DELBART, A-R., *Les Exilés du langage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005.
- FRERIS, G., « La littérature francophone grecque jadis et aujourd'hui », in *Annales du Département d'Etudes Françaises de l'Université Aristote de Thessalonique*, 1997, période B, v. 3 : 65-78, Thessalonique, éd. de l'Université Aristote de Thessalonique.
- FRERIS, G., « La littérature francophone grecque jadis et aujourd'hui », in *Annales du département de langue et de littérature françaises*, 1997, période II, t. II : 63-78, univ. Aristote de Thessalonique, Thessalonique.
- FRERIS, G., « La francophonie grecque : un combat identitaire européen ? » ; *Le français dans le monde. Recherches et applications*, numéro spécial, juillet 2004, CLE International/FIPF : 116-125.
- HALDAS, G. (1999), *La légende de Genève*, Paris, L'âge d'homme.
- HALDAS, G., *Le tombeau vide*, Carnets, précédé de Précisions, 1981.
- HALDAS, G. (1986), *Paradis perdu*, Carnets, 1988.
- GAUVIN, L., « L'archipel romanesque », in *Le magazine littéraire*, mars 2006, n° 451 : 50-52, Paris.
- GLISSANT, E., *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- GLISSANT, E. (1995), *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Univ. de Montréal.
- JOUANNY, R. (2000), *Singularités francophones*, Paris, PUF.
- JOUANNY, R. (2005) « Ecrivains Francophones d'Europe », in *Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance Française, pp. 9-17.



- JOUBERT, J-L.(2006), *Les voleurs de langue*, Paris, Philippe Rey.
- JOUBERT, J-L., (2006), « Europe. Introduction », *Mondes Francophones*, Paris, ADPF, p.326.
- LE BRIS, M. et ROUAUD, J. (sous la dir. de), (2007), *Pour une Littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- LEPIDIS, C. (1963), *La Rose de Büyükada*, Paris, éd. du Seuil.
- LEPIDIS, C. (1980), *Le Mal de Paris*, éd. Arthaud, photos R. Doisneau, couronné par l'Académie française, Paris, Seuil, [récit].
- LEPIDIS, C. (1985), *Un itinéraire espagnol*, Paris, éd. Arthaud, [nouvelles].
- MAALOUF, A. (2001), *Les identités meurtrières*, Paris, Poche.
- OCTAPODA, -LU E., « Terres d'origine, terres d'adoption. Le nostos de Clément Lépidis, un écrivain grec dans l'Europe des Balkans », in *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*, Introduction par Pierre Brunel, Paris, Publisud, 2005.
- ORPHANIDOU-FRERIS, M., « L'identité « apatride » de Vassilis Alexakis », in *Francoфонia*, 2000, 9 : 171-185.
- SPIROPOULOU, K., « La trajectoire identitaire de Clément Lépidis, in *Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, 2005, pp. 151-163.
- WHITE, K., « Francophonie et poétique du monde », in *Cette langue qu'on appelle le français, L'apport des écrivains francophones à la langue française*, nouvelle série, n° 21 : 25-33, Paris, Babel.

